

NILS UDDENBERG

Le vieil
homme
et le
chat



NA
MI
POCHE

Nils Uddenberg

Le vieil homme et le chat

.....

De retour chez lui après deux semaines de voyage, Nils découvre un petit chat tigré qui l'observe de ses grands yeux jaunes à travers la fenêtre de sa chambre. Comment est-il arrivé là ? S'est-il perdu ? Les jours passent, mais le félin semble avoir trouvé dans la remise du jardin un abri providentiel, et ne quitte plus le panier à outils.

Nils met des affiches dans le quartier, contacte un refuge et prévient même la police : il s'est juré de ne jamais s'encombrer d'un animal de compagnie et ce n'est pas à soixante-dix ans passés qu'il changera d'avis. Pourtant, il s'attache peu à peu à la mignonne boule de poils qui prend ses aises et s'aventure dans la maison. Et, à force de s'observer mutuellement, le vieil homme et le chat vont s'appriivoiser jusqu'à ne plus pouvoir se séparer...

Une jolie histoire d'amour et de complicité, dans laquelle Nils Uddenberg analyse avec ironie et autodérision la relation de l'animal avec l'homme.

.....

Nils Uddenberg est docteur en psychiatrie et philosophie empirique. En 2003, il a reçu un prestigieux prix suédois pour son ouvrage *Idéer om livet* (Idées sur la vie), un essai sur le bonheur. Illustré par Ane Gustavsson, *Le Vieil Homme et le chat* est le récit de sa rencontre avec le petit chat qui a bouleversé sa vie.

Traduit du suédois par Carine Bruy

EAN : 978-2-493816-69-6



7,90 euros

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Images : © Twins Design Studio - © KozyPlace / AdobeStock



LE VIEIL HOMME
ET LE CHAT

Titre original : *Guben Och Katten*
Publié avec l'accord de Hedlund Agency
© Nils Uddenberg, 2012
Illustrations intérieures © Ane Gustavsson

Pour la traduction en langue française par Carine Bruy :
© 2014, Les Presses de la Cité

Pour la présente édition :
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

Ce livre est une nouvelle édition de *Le Chat et moi*, paru en 2014 aux Presses de la Cité.

ISBN 978-2-493816-69-6
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Nils Uddenberg

LE VIEIL HOMME
ET LE CHAT

Roman

Traduit du suédois par Carine Bruy



*À Lotta, Daniel,
Samuel
et Elias.*

Pour avoir rendu Minette possible !



AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Je suis médecin de formation, bardé des titres de docteur en psychiatrie et en philosophie empirique. Le gouvernement m'a, par ailleurs, fait l'honneur de m'élever au grade de « professeur ». Moi, je me considère comme un auteur. Au fil des ans, j'ai publié un grand nombre d'ouvrages, dont certains se sont relativement bien vendus.

Depuis peu, je suis propriétaire d'un chat. Enfin, je crois plutôt que c'est le chat qui me possède. Comment j'en suis arrivé là alors que je m'étais promis de ne jamais avoir d'animal de compagnie est l'histoire de ce livre. Une histoire banale, voire un peu niaise. Mais j'ai plus de soixante-dix ans, je n'ai aucun statut à protéger, je n'ai plus à me battre pour faire carrière. Je peux me permettre ce récit. Comme beaucoup d'hommes mûrs, je suis assez sensible et j'ai facilement la larme à l'œil. Ce chat, en revanche, comme cela ne tardera pas à apparaître, est doté d'une volonté de fer, d'une détermination aussi

méthodique que non violente. Le face-à-face n'a jamais tourné à la confrontation, mais, à la longue, l'animal m'a imposé ses desiderata.

 Tout a commencé au retour d'un voyage...

Fin octobre, mon épouse et moi sommes rentrés de Namibie. J'ai toujours aimé voyager et ce n'était pas notre premier séjour en Afrique. Durant deux semaines, nous avons sillonné le désert en 4 × 4, visité d'immenses parcs nationaux sans croiser âme qui vive, et vu des éléphants, des zèbres et quantité d'antilopes graciles se mouvoir dans les étendues sauvages. Nous avons bien sûr admiré les incontournables grands félins, lions et autres léopards, bien que, cette fois-ci, ils se soient montrés plus rares.

Nous habitons une petite maison au centre de Lund. Notre jardin est entouré d'une palissade presque intégralement recouverte de lierre, dont le portail est toujours fermé à clé. Un matin – c'était à peu près une semaine après notre retour –, alors que j'ouvrais le rideau de notre chambre pour laisser entrer la lumière d'automne blafarde, j'ai vu un chat assis sur le portail, qui me considérait de ses grands yeux jaunes et ronds. C'était un

petit animal tigré brun et gris, sans aucune tache blanche. Nous ne l'avions jamais vu avant, et j'ai supposé qu'il appartenait à un de nos voisins.

Il est revenu chacun des jours suivants. Il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre qu'il trouvait refuge dans la remise de jardin contiguë au préau où nous garons notre voiture. Plusieurs fois, je suis allé chercher des objets dans l'abri. Le chat était là, dans le panier où je rangeais mes outils, levant les yeux sur moi. Visiblement, il passait ses nuits dans cet asile providentiel à l'écart du vent, du froid et de la pluie. Quelques jours plus tard, quand nous avons jeté un coup d'œil dans la remise, nous l'avons trouvé roulé en boule. Cela ne devait pas être particulièrement confortable, car personne n'a vraiment envie de partager sa couche avec des outils. Seuls mes gants de jardinage étaient susceptibles de lui apporter un peu de confort.

Nous possédons un appartement à Stockholm et y sommes allés pendant presque deux semaines. Pendant tout ce temps, nous avons espéré que le chat comprendrait qu'il avait misé sur le mauvais cheval, qu'il se rendrait compte qu'il avait tout à gagner à rentrer chez lui ou à se trouver un autre bienfaiteur. Mais à notre retour, il était toujours dans notre remise ; il nous a regardés ouvrir la porte.

Cette année-là, l'hiver était précoce et notre petit palais des courants d'air n'était sans doute

pas l'endroit idéal pour passer les rudes nuits de la mauvaise saison. Cependant, le chat ne semblait pas en souffrir. Il avait l'air en bonne santé, alerte, et sa fourrure était aussi épaisse que brillante. Mais comment diable se nourrissait-il ? Avait-il dans le quartier un maître auprès duquel se ravitailler de temps à autre ? À moins que...

Les yeux des chats ont quelque chose de particulier. Ils sont grands et orientés complètement vers l'avant. À l'instar des hommes et d'autres primates, les chats possèdent une vision tridimensionnelle. Par ailleurs, ils ne détournent pas le regard, mais le soutiennent, exactement comme les jeunes enfants. Il est facile d'y lire une imploration, voire une réprobation.

Quoi qu'il en soit, la compassion a pris le dessus. Nous avons évacué les outils de jardin et déposé une vieille serviette de toilette dans le fond du panier. Notre fils, qui était venu nous rendre visite avec sa famille quelques mois plus tôt, avait oublié les croquettes de leur chien. Nous avons supposé que les chats en mangeaient aussi. Nous en avons donc déposé une petite quantité sur une soucoupe, que nous avons placée dehors ; il était hors de question de laisser entrer le chat dans la maison. Il a d'abord reniflé la nourriture avec une certaine circonspection, puis il s'est mis à manger. Avec avidité ; il était de toute évidence affamé.



À nouveau, nous avons effectué un séjour à Stockholm d'environ deux semaines. À notre retour, nous avons trouvé la maison sous la neige et je suis allé chercher une pelle dans la remise pour dégager les congères qui s'étaient formées sur notre place de stationnement. LE CHAT ÉTAIT ENCORE LÀ !

Que faire ? À Stockholm, nous avons pas mal parlé du chat. En fait, nous espérions qu'il serait parti. Après tout, nous ne nous étions pas montrés très accueillants à son égard. Bien sûr, c'était un beau petit chat en bonne santé, et nous

n'avons rien contre lui, mais nous passons souvent de longues périodes dans notre appartement de la capitale et nous voyageons régulièrement. Notre style de vie est tout simplement incompatible avec le fait d'avoir un chat. Un chat doit pouvoir compter sur ses hôtes et nous ne sommes pas des modèles de stabilité.

Nous nous sommes convaincus qu'il était juste égaré. Un petit chat au pelage gris-brun manquait sans doute à une personne du voisinage. Nous avons passé une annonce. Un habitant du quartier y a répondu et nous a demandé si son chat causait des dégâts chez nous. Pas du tout, avons-nous répondu. En réalité, son chat n'était pas perdu, ce n'était pas lui qui avait pris ses quartiers dans notre cabanon. Aucune autre personne ne se manifestant, nous avons retiré notre annonce. Nous nous retrouvions là, plus ou moins impuissants, avec un chat qui avait élu domicile chez nous.

À l'épicerie de quartier, il y avait une affichette appelant aux dons pour une association recueillant les chats errants. Ces gens devaient aimer les chats et avoir l'habitude de prendre en charge des matous égarés. Peut-être pourraient-ils nous aider à trouver un foyer pour notre minou. Nous les contactâmes. Oui, oui, ils comprenaient notre problème et appréciaient que nous nous soyons tournés vers eux, mais leur refuge était plein ; il débordait même.

Restait la police. J'ai donc appelé le commissariat. Une femme à la voix amicale m'a répondu et, un peu honteux, je lui ai expliqué que je n'avais pas de délit à signaler, mais juste une question stupide à poser : « Que fait-on lorsqu'un chat a investi son jardin ? » Peut-être quelqu'un avait-il signalé la disparition de son animal... On me mit en relation avec une autre dame aimable, une policière cette fois, qui consulta le registre des chats disparus. Aucun ne correspondait à la description du nôtre.

La discussion s'est poursuivie et j'ai admis que nous avions du mal à ne pas répondre aux tentatives de rapprochement du chat. Nous avons des scrupules à laisser cette petite créature têtue passer les glaciales nuits d'hiver dehors. Mon interlocutrice se montra très compréhensive ; peut-être avait-elle elle-même un animal domestique. Elle m'expliqua que les chats ne résistaient pas au froid extrême. Leurs oreilles et le bout de leur queue pouvaient geler et ils avaient besoin de nourriture pour se constituer une couche de graisse. Bien sûr, répondis-je, je comprenais.

Mais quelle attitude adopter alors ? Car je ne pouvais vraiment pas prendre cette petite bête chez moi. Le plus important, m'a répondu la policière, c'était de ne jamais la nourrir. Les chats sont en perpétuelle quête de nourriture et, si on leur en donne, ils restent. J'ai reconnu avec culpabilité que la compassion l'avait emporté et que

nous l'avions nourrie à plusieurs reprises. Mais, ai-je précisé, comme pour affirmer la fermeté de nos principes, c'était toujours dehors, ce qui était presque vrai. Sans la moindre nuance de reproche, mon interlocutrice m'a répondu que cela avait sans doute suffi. Notre chat nous considérait déjà comme une ressource qu'il s'agissait d'exploiter. Je n'ai que trop bien saisi ce qu'elle voulait dire.

Pour autant, poursuivit-elle, la police disposait de cages de transport et pouvait venir le chercher, à condition que nous parvenions à l'attraper. Je lui ai répondu que la capture était un moindre problème étant donné que le petit animal cherchait notre contact dès que nous nous montrions. Mais que ferait la police du chat ? ai-je demandé. Eh bien, m'informa l'agente, ils l'amèneraient dans un refuge qui trouverait peut-être une personne prête à l'adopter. Dans le pire des cas, il faudrait l'euthanasier. Je me suis rappelé les expériences auxquelles j'avais procédé sur des chats dans ma jeunesse, lorsque je travaillais en tant que médecin et chercheur dans un institut de physiologie. Je n'en ai pas demandé davantage. Je l'ai remerciée pour son amabilité et j'ai raccroché.

Une voix en moi avait hurlé : « Non ! » En nous courtisant avec opiniâtreté, le chat nous avait témoigné une forme de confiance qui me touchait, malgré moi. Laisser la police s'emparer de lui m'était apparu comme une trahison. Je

préfèrais encore l'emmener moi-même à la clinique vétérinaire et payer pour qu'il soit euthanasié de la manière la plus douce possible. Une belle mort était le moins que je puisse lui offrir. J'avais commencé à assumer la responsabilité du bien-être du chat.

Nous avons continué à le nourrir de temps à autre, puis notre apitoiement grandit au fur et à mesure que la neige s'amoncelait et que les températures chutaient. Je me disais que les lynx et les chats sauvages survivaient à des hivers rudes, mais seulement s'ils avaient accès à de la nourriture. Une fois le fond de sac oublié par notre fils épuisé, nous donnâmes nos propres restes au chat : de la saucisse, du poulet et du gratin de poisson. Bon, l'animal les mangeait, mais il se montrait un peu réservé, et il ne s'est pas écoulé bien longtemps avant que nous achetions des croquettes au thon. Je me suis senti un peu ridicule en posant le paquet sur le tapis, devant la caissière que nous connaissions bien. Je n'étais pas du genre à acheter de la nourriture pour chats. Cela jurait avec la représentation que je me faisais de moi-même et j'ai éprouvé le besoin de me justifier : « Un petit chat s'est installé dans notre abri de jardin et il nous fait de la peine. » « Il va rester, si vous le nourrissez », a-t-elle répondu. Elle semblait très convaincue ; peut-être avait-elle connu une expérience similaire. Bien sûr qu'il va rester, me suis-je dit en poussant un soupir.

Le minet était aux anges quand nous sommes revenus avec ces victuailles. Les fabricants de croquettes savent manifestement ce qui séduit les papilles des chats. Par ailleurs, un sachet durait longtemps et ne coûtait pas cher. Nous avons donc veillé à toujours en avoir en réserve.

Le processus a été si graduel que c'est presque à notre insu que nous avons commencé à considérer cette petite bête comme un élément de notre quotidien. Je me suis aperçu un jour que la question « Où est le chat ? » était désormais l'une de nos phrases les plus fréquentes. Sans jamais l'avoir décidé, nous étions devenus les propriétaires d'un chat.

Pour autant, je n'étais toujours pas convaincu que notre style de vie était compatible avec cet état de fait. Notre fille, qui avait vu l'animal plusieurs fois, est venue à notre rescousse. Nous lui avons confié notre dilemme et elle avait répliqué avec assurance que nous étions « un couple à chat ». La présence de cet animal dans notre vie nous faisait tout simplement du bien. Et puis elle aussi s'était laissé charmer par notre petite bête et ses deux fils parlaient avec enthousiasme du chat de mamie et papi. Notre gendre, en revanche, était intraitable : il ne voulait pas de chat dans sa maison. Notre fille, qui est assistante sociale et a l'habitude de gérer les problèmes tant pratiques qu'émotionnels des gens, a alors décrété : « Nous

nous en occuperons à tour de rôle. Je me charge du matou les semaines où vous êtes à Stockholm. » L'affaire était réglée. Le chat resterait.

Pendant la période de Noël, je n'avais pas vraiment de raison de me rendre à Stockholm et il s'est écoulé presque un mois et demi sans que nous nous absentions. Un petit train-train s'est alors mis en place. « Notre petit minet » – c'est ainsi que nous l'appelions désormais – dormait toujours dans l'abri de jardin. Le traitions-nous ainsi parce que nous étions toujours réticents à l'adopter, ou cherchions-nous à mettre sa détermination à l'épreuve ?

Cette dernière ne faisait pourtant aucun doute. Lorsque nous ouvrons le volet de notre chambre le matin, le chat était assis sur le portail, dans la neige, ou carrément sur l'appui de fenêtre. D'autres fois, il arrivait en courant dans l'allée que nos petits-enfants avaient déblayée à son intention, entre le cabanon et la maison. Dès que nous touchions la poignée de la fenêtre, il apparaissait. Attendait-il que nous nous réveillions ? Nous entendait-il quand nous commençons à bouger ? Un bond, et il était dans la chambre, puis une rapide promenade jusqu'à la cuisine pour vérifier s'il y avait de la nourriture et du lait. Oui, il y en avait. À l'intérieur de la maison désormais.

Lorsque, très rarement, le chat n'apparaissait pas sur-le-champ, je m'apercevais avec

étonnement et irritation que j'éprouvais alors de l'inquiétude. Où était-il passé ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Était-il mécontent et nous avait-il remplacés ? Le chat n'était pas le seul à s'être attaché à nous, ou plutôt à notre jardin et notre maison ; nous aussi nous étions entichés de lui.

Je déteste l'hiver. Moi qui suis originaire de Scanie, je n'ai jamais goûté les températures négatives et les congères. Mes pieds ne sont adaptés ni aux patins à glace ni aux skis. Pour moi, la neige n'est qu'un obstacle qui rend les rues impraticables. Un calvaire, vraiment, et mon humeur s'en ressent. On cherche souvent à me consoler en affirmant que la neige apporte de la luminosité. Oui, tout à fait, j'en conviens, mais je n'hésite pas à choisir l'obscurité et la mobilité. J'estime les douces journées d'hiver brumeuses infiniment préférables à toute neige fraîche, aussi baignée de soleil fût-elle.

Le chat s'est révélé une source inattendue de bonne humeur. Un matin, comme à son habitude, il nous considérait de ses grands yeux ronds depuis le rebord de la fenêtre. Pour pouvoir entrer, il fallait qu'il recule ou qu'il saute à nouveau dans la neige avant de bondir à la bonne fenêtre. Il a regardé autour de lui, observé la neige avec dégoût et choisi de reculer. Mais faire marche arrière sur un étroit rejingot enneigé n'est

pas aisé, même pour un chat agile. Sa manœuvre était si comique que je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Mon humeur maussade s'est instantanément dissipée.

Certes, la petite bête nous avait causé quelques soucis, surtout quand nous avons cherché à nous en débarrasser, mais il était indéniable qu'elle nous apportait également de la joie. Nous t'aïdons à survivre à l'hiver, mais tu nous aides aussi.

La neige est tombée en abondance cet hiver-là et s'est accumulée sur notre vieux toit, dont les plaques de fibrociment commençaient lentement à rendre les armes après cinquante ans de bons et loyaux services. Quand le dégel arriva, les premières fuites se manifestèrent. Pour tenter de remédier au problème, nous avons installé des échelles et essayé d'évacuer la neige. C'était un dur labeur, car les chéneaux étaient remplis de glace et les gouttières bloquées par d'impressionnantes stalactites. Tandis que nous peinions et jurions, le chat était ravi ; manifestement, il adorait grimper aux échelles. Nous nous sommes demandé comment il allait faire pour redescendre. Eh bien, cela ne lui a causé aucune difficulté. Avec calme et prudence, il a posé les pattes sur les échelons de l'échelle et est descendu avec une extrême élégance. Mon épouse a dégainé sa caméra. C'était tellement mignon. Notre petit minou était à la fois assez souple et

futé pour se tirer d'une situation difficile. Nous étions presque fiers.

À partir de là, nous étions cuits ! Son art de la séduction avait brisé notre résistance. Il avait gagné. Je pense même qu'il n'a jamais douté de sa victoire finale. Sinon, il n'aurait pas fait preuve d'une détermination si méthodique.

Plusieurs de mes amis sont tombés amoureux d'une nouvelle femme, souvent sensiblement plus jeune qu'eux. Il serait malhonnête de prétendre que l'idée d'expérimenter l'emballement amoureux qui rajeunit le corps et les sens ne m'a jamais tenté, mais je n'en ai pas la force. Et puis, je n'ai aucune raison de le faire ; mon épouse et moi avons traversé une longue partie de notre existence côte à côte et nous nous entendons à merveille. Aucune tocade ne pourrait compenser sa perte. Finalement, il est nettement plus simple et sage de s'amouracher – car c'est bien ce dont il s'agit – d'un chat.

Je suis le premier surpris des sentiments que j'éprouve pour notre chat. Ce qui m'est arrivé s'apparente à un coup de foudre. Lui aussi s'est attaché à nous et nous est raisonnablement fidèle. Au bout du compte, il a une assez grande influence sur ma vie. Ainsi, sans avoir à divorcer, je peux m'engager d'une manière que je n'aurais jamais imaginée dans une nouvelle aventure. Notre fille dit que ce chat me donne un coup de jeune. Elle n'a sans doute pas tort.



2

J'ai toujours été fasciné par les animaux. Quand j'étais enfant, j'habitais dans un pavillon où il y avait de la place pour une modeste ménagerie. Dans ma chambre, j'avais un aquarium et deux terrariums, l'un abritant des scarabées, l'autre, sensiblement plus grand, avec des lézards vert émeraude, des tortues terrestres grecques et des couleuvres. J'avais aussi deux volières où évoluaient perruches, mandarins, chardonnerets et autres passereaux. La nuit, j'entendais parfois des souris grimper aux rideaux pour accéder aux graines dans la mangeoire des oiseaux. La plupart des gens n'auraient sans doute pas apprécié d'abriter les acrobaties nocturnes de rongeurs dans leur chambre. Moi, je trouvais ça charmant.

Notre famille comptait également un chien – un caniche royal noir – et une élégante chatte européenne tigrée, Dame Minette, qui un jour donna naissance à un chaton de la même couleur qu'elle. Nous le trouvions balourd et l'avions

baptisé Monsieur Pataud, même si, la plupart du temps, nous disions juste Patapouf.

Ces animaux occupaient une grande partie de mon temps. Promener le chien ne me demandait pas trop d'efforts et j'avais souvent la compagnie de mon père ou de quelqu'un d'autre. Je ne me souviens pas avoir jamais eu à m'inquiéter de la nourriture pour le chien ou les chats. Aux oiseaux, je donnais des graines et, aux poissons, des flocons lyophilisés ainsi que, de temps à autre, des daphnies provenant de l'animalerie et d'un étang voisin. C'était plus compliqué pour les occupants des terrariums. Les tortues avaient besoin de verdure fraîche et s'alimentaient avec difficulté ; les lézards appréciaient les vers de terre, qu'on pouvait trouver dans le jardin en se donnant un peu de peine. Le pire, c'était les couleuvres ; il leur fallait de la nourriture vivante, de préférence des grenouilles. Longtemps, j'ai quand même trouvé du plaisir à m'occuper de ma ménagerie.

Puis un jour – je devais avoir seize ou dix-sept ans –, je pris une décision irrévocable : j'allais me débarrasser de mes animaux ; je ne voulais plus assumer cette responsabilité. J'ai consacré un week-end entier à me séparer de mon zoo domestique. Les couleuvres n'étaient pas un problème : il suffisait de les relâcher à un endroit approprié. Les scarabées étaient endémiques et

prireut donc le même chemin. Un professeur de biologie terrariophile récupéra les tortues et les lézards. Il s'était montré un peu réticent au départ, craignant sans doute que mes bestioles ne soient porteuses de germes susceptibles de contaminer ses propres créatures, sensiblement plus précieuses. Mais il avait perçu ma détresse et s'était laissé convaincre. Les poissons moururent de « fin naturelle ». Ce fut le gourami bleu qui vécut le plus longtemps. Pour autant que je me souviens, les oiseaux déménagèrent dans la chambre de ma petite sœur, qui s'intéressait aux volatiles. Le chien et les chats étaient la responsabilité de toute la famille et c'était à eux que nous étions le plus attachés.

Dans ma vie, lorsque j'ai eu à prendre des décisions essentielles, comme me marier, il me semble qu'en général le processus a été réfléchi et graduel. Or, dans ce cas, c'est comme une évidence absolue et tout à fait soudaine qu'il m'est apparu que je ne prendrais plus jamais soin d'animaux familiers. J'ai respecté cette décision pendant presque soixante ans.

Aujourd'hui, ce chat est dans son panier sur mon bureau et me rappelle ceux de ma jeunesse. Ils me tenaient compagnie lorsque je faisais mes devoirs, s'installant volontiers sous ma lampe de bureau, un endroit chaud et confortable.

Cependant, même si j'avais pris la décision inébranlable de ne plus jamais assumer la